

Jean Giot

Compte rendu de Sémir BADIR,

Les pratiques discursives du savoir. Le cas sémiotique,

Limoges, Lambert-Lucas, collection "Philosophie et langage", 2022, 306 p.

Résumé. — On suit le développement de l'étude en soulignant l'attention que l'auteur porte à la sémiotique en tant que discours et pratique critiques, marqués d'une réflexivité intrinsèque. D'où ressortent son interdisciplinarité, les caractéristiques de son histoire interne et ses outils, spécialement graphiques.

Mots-clés. — *Épistémologie, scène d'énonciation, schémas graphiques, réflexivité du discours, histoire interne.*

Outre la bibliographie et un index des noms, le livre contient un précieux « répertoire des gestes discursifs de savoir mentionnés dans l'ouvrage (p. ex. *mise en scène*), et une table analytique parcourant, sous forme de résumés, les chapitres, leurs parties et subdivisions, soit une présentation du développement intellectuel de l'ouvrage. La logique et le style qui le commandent exposent une attention rigoureuse et nuancée à la définition de son objet comme ayant en soi-même une intelligibilité. On se limitera ici à dessiner la charpente, en relevant au passage telle ou telle particularité.

À commencer par un point principal : « Rendre compte du projet sémiotique est une tâche épineuse. Il n'y a pas de manière plus contre-productive de l'exposer que lui faire prendre l'aspect d'une théorie et d'une méthode, avec le soutien éventuel de quelques applications, car un tel mode d'exposition est impropre à son discipline » (p.151), et car « la coprésence d'horizons épistémiques [très] différents au sein des pratiques discursives du savoir sémiotique rend très improbable toute homogénéisation disciplinaire » (p. 86).

1. Introduction : voies et enjeux.

L'intérêt majeur du livre réside dans l'acuité des analyses épistémologiques qu'il propose, « va-et-vient constant entre l'étude d'un cas — celui de la sémiotique — et une réflexion sur les concepts nécessaires à cette étude » (p. 287), menée selon un point de vue non extérieur aux discours étudiés — soit un exercice de réflexivité critique, dont les premières pages offrent une illustration, alerte, marquée d'un souci de ce qui peut faire résistance à la litanie d'assertions doxiques : « Pour le formuler selon une distinction technique de la rhétorique classique, tout

énoncé apodictique peut être rendu problématique » (p. 8). Cette approche se démarque ainsi des travaux procédant exclusivement par contextualisations historiques ou par application de théories de la connaissance extérieures au cas examiné — sans pour autant adopter une posture méta-épistémologique à la manière d'un Piaget.

« L'exercice qui est le nôtre n'implique pas de métalangage. En aucun moment il n'a produit un savoir *sur* la sémiotique tel qu'il en serait nécessairement distinct. Mais il a mis en place de manière graduelle une réflexivité, jusqu'à ces considérations qu'on reconnaît ordinairement pour épistémologiques. Cette réflexivité a consisté à reconnaître le lien nécessaire rapportant tout savoir au discours qui le manifeste » (p. 11). Mais comment ? « En faisant d'un discours épistémique [dont la fonction est de manifester une forme de savoir] un discours épistémologique [dont la fonction est de rendre compte d'une forme de savoir] « réfléchissant », tel un miroir, les conditions spécifiques de mise en discours de ce savoir » (p. 13).

Certes, tout discours comprend une part de réflexivité (Authier-Revuz, p. ex.), mais il s'agit ici d'une réflexivité propre au discours épistémique, soit d'une *critique discursive du savoir* (*ib.*). Et certes, « tout savoir est susceptible de connaître des problèmes à travers ses manifestations discursives. Mais il n'est pas dévolu à tout savoir de prendre en charge une telle problématisation. [...] En fait, pour que le savoir prenne en charge avec succès les problèmes que son discours manifeste, il faut qu'il appartienne à cette catégorie de savoirs qui ne tient pas les manifestations discursives pour de simples apparences de sa propre pratique. [...] En fonction de la gradation de réflexivité proposée, on suppose que seuls les savoirs intimement chevillés à leurs discours, [telle] la sémiotique [...], sont à même de faire l'hypothèse que les problèmes qui apparaissent lorsqu'on cherche à rendre compte de leurs pratiques sont bel et bien de véritables problèmes qui se posent à leur endroit. » (p. 17).

Le projet de ce livre adopte ainsi un point de vue « eiségétique » : il constitue un discours épistémologique qui manifeste le discours épistémique objet, qui en *montre* (Wittgenstein) quelque chose par un exercice de réflexivité critique. Ce, dans une adresse exotérique (i.e. non réservée à un public de spécialistes). L'ouvrage cherchera donc à « rendre compte de la sémiotique en montrant les spécificités de son discours, en manifestant la fabrique discursive des objets et concepts sémiotiques, à une distance que l'exercice critique permet d'évaluer, n'en déplaise aux épistémologues « au sens strict », comme distance épistémologique. » (p. 33). Les paragraphes consacrés aux pratiques éclairent ce qui, quant au rapport entre discours et savoir, différencie cette approche-ci notamment des approches sociologiques ou de celle d'un B. Latour (actions de persuasion). Trois concepts-clés formeront ainsi l'argument : pratique, discours, savoir.

« Mettre l'accent sur le caractère praxéologique du discours permet de rompre avec le parti pris représentationnel des épistémologies logicistes » (p. 289). Pratiques et discours sont manifestés sur une « scène d'énonciation » (Maingueneau) outillant les discours, y instaurant des rôles et les ritualisant (en genres p. ex.). Scène d'énonciation fournie par un savoir propre : le caractère scientifique de la sémiotique n'y est pas présumé, ni son inclusion dans les « sciences humaines ». Pour autant, et nonobstant la dette intellectuelle reconnue envers les travaux de M. Foucault, le projet du livre se distingue d'une archéologie du savoir sémiotique : « La sémiotique, au contraire de la grammaire générale, de l'histoire naturelle ou de l'analyse des

richesses que l'archéologie a mises à l'étude, est notre contemporain. Les variations du discours sémiotiques et les enjeux scientifiques que celles-ci signalent ont une actualité conférant à l'approche épistémologique qui se porte sur eux une autre tonalité que celle d'une archéologie" (p. 46).

Ce seront ainsi des gestes discursifs du savoir sémiotique qui seront suivis : la description ne se figera pas en fonction de catégories rhétoriques (des figures argumentatives) ou linguistiques (des actes de langage), mais parcourra « un mixte de convention et d'invention » (p. 47). Quatre de ces gestes organisent la séquence des chapitres, non que, considérés dans leur fonction générale, ils soient spécifiques à la sémiotique, mais ils se font particuliers à rendre compte « des spécificités de la pratique discursive du savoir sémiotique » (p. 48) : disciplinarisation (chapitre 1), territorialisation (chapitre 2), constitution et programmation (chapitre 3), textualisation (chapitre 4).

2. Chapitre 1 : sémiotique indisciplinée.

Ce chapitre raconte et commente cette "indiscipline", telle si l'on cherche à se référer à une répartition des disciplines les unes par rapport aux autres, et aussi "l'autodiscipline" propre à faire exister la sémiotique et à la pérenniser (p. 52). Elle occupe à ce titre une position remarquable parmi les pratiques du savoir.

Ce moment du livre ne se pouvait sans rencontrer le geste inaugural de Ferdinand de Saussure, et l'effet du nom *sémiologie* qu'il utilisa. « Rien de collectif, de consensuel ou de normalisé dans le projet disciplinaire de la sémiologie. Le projet saussurien tient strictement au discours épistémologique qui le porte et ne sollicite que des moyens discursifs — pour résumer : des gestes de dénomination, classification et définition » (p. 68). Saussure, explique l'auteur, visait une « sémiologie » à la fois empirique (traitant de faits) et descriptive (proposant une analyse). Deux pages lumineuses sont consacrées au croisement de l'ordre inductif et de l'ordre déductif chez Saussure, avant un examen de sa référence au cadre gnoséologique du positivisme. En contrepoint de la sémiologie saussurienne, la sémiotique de Peirce est évoquée, nomothétique (lois universelles de la signification) et normative (fondement à la logique).

L'auteur procède à un examen des raisons d'ordre épistémologique qui ont pu rendre le projet saussurien « déceptif » (p. 69). Mais il reste que ce qui s'est inauguré avec Saussure, et qui se plie difficilement aux conditions disciplinaires (p. 85), c'est une pratique discursive, celle qui affirme la possibilité d'une science. « De la sémiologie, Saussure aura émis l'hypothèse, dans le sens que ce mot prend dans l'expression « hypothèse scientifique ». [...] Saussure aura également fait de la sémiologie une *projection* sur des objets ; il n'y a de systèmes de signes qu'à la condition que la sémiologie les interprète en tant que tels, c'est-à-dire qu'elle soit elle-même un système de signes. Dès l'origine, une dimension réflexive s'attache donc à la sémiologie [...]. En fin de compte, hypothèse et projection ont défini ensemble pour la sémiologie un *projet épistémologique* » (p. 68).

La fonction critique de la sémiologie ainsi instaurée hors cadre disciplinaire la mettait en mesure de remplir cette fonction envers des disciplines, ce qui lui enjoignait de ne pas délimiter a

priori son champ d'action. Pour donner corps à un « système hiérarchisé de conditions par lequel une pratique discursive s'autodiscipline, mais sans avoir à entrer d'emblée dans les spécificités d'aucune discipline en particulier » (p. 69), l'auteur fait alors usage d'une batterie de quatre concepts avancés par Kant (introduction à la *Critique de la faculté de juger*).

« Une discipline est un *domaine* de concepts, identifiés selon un *domicile*, qui s'appliquent avec méthode sur un *territoire*, faisant du savoir la pratique circonscrite d'objets sélectionnés dans un *champ* de référence » (p. 291). Parce que la sémiotique ne s'inscrit dans aucun champ préalable, son institution doit être interprétée selon une configuration interdisciplinaire. Ainsi, « la majorité des présentations antérieures ont cherché à placer la sémiotique parmi les disciplines de savoir » selon trois configurations : par rayonnement du domaine relatif à une discipline sur d'autres territoires que celui auquel elle s'applique, par synergie de domaines sur un domicile ouvrant à la délimitation d'un nouveau territoire, par modélisation transdisciplinaire d'un champ nouveau (divers exemples sont évoqués). Mais la sémiotique n'est « conciliable avec aucune de ces configurations : son domaine est non moins hétérogène que son territoire » (p. 292). Aussi sera-t-elle caractérisée comme un *projet intrinsèquement interdisciplinaire* : « différents territoires sont mis en rapport par son domaine sans configurer ce dernier à l'horizon d'une constitution disciplinaire » (*ib.*). Pour autant elle n'est pas l'unique exemple d'un tel projet : sont discutées similitudes et dissemblances par rapport à la philosophie, aux mathématiques et aux *Cultural Studies*. La sémiotique présente donc un problème de champ : « Non seulement son projet ne s'inscrit pas à l'horizon de la constitution disciplinaire, mais en outre il prévoit d'autres modalités d'organisation des savoirs » (p. 293), ici nommées synthétiquement *altérités*, soit caractérisation du divers en tant que tel (par distinction d'avec les *qualités* (individuations) pour les *Humanities*, les *statistiques* (collectes, analyses, représentations) pour les sciences sociales et les *lois* pour les sciences de la nature).

3. Chapitre 2 : l'altération sémiotique dans l'énonciation.

Ce chapitre étudie brillamment l'évolution de la « dramaturgie barthésienne », expérience saisie en tant qu'elle rend compte de l'altération du discours chez son énonciateur, de ses retours critiques inhérents à ses tensions. L'activité exemplaire du projet barthésien exprimerait un refus du métalangage : « le projet sémiologique doit se faire dans le langage qu'il étudie afin d'évoluer avec lui et demeurer mobile » (p. 140), ce que Barthes qualifie de sémiologie *apophatique*, terme que S. Badir interprète, notamment, par un « déploiement intertextuel » avec l'article célèbre de Jakobson sur les fonctions du langage, parlant de fonction *phatique*. « Être apophatique consisterait, pour le projet sémiologique, à s'écarter, à s'éloigner, à se séparer peut-être même, de ce fonctionnement [phatique], soit pour introduire dans la communication quelque bruit, écho, parasite, qui l'opacifierait, soit pour proposer un autre fonctionnement du langage. De toute façon, il s'agirait de rendre compte plus adéquatement de la médiation opérée par le langage, médiation qui, bien souvent, éloigne les interlocuteurs l'un de l'autre, les prive de leur coprésence et table sur ce manque même » (p. 141). C'est en pratiquant et en enseignant un tel savoir que Barthes « accomplit sa destinée d'écrivain » (p. 143).

« Des représentations du projet sémiologique, il est évident qu'il doit y en avoir de toutes sortes si ce projet est appelé à demeurer discipliné. [...] Et, cependant, chaque représentation peut être envisagée comme une reprise de la précédente ou comme une réponse à une autre qui lui est contemporaine, de sorte que, toutes, ensemble, en sont des émanations » (p. 145). Cette hypothèse vise à se conforter en interrogeant Hjelmslev source de Barthes et en comparant divers passages de Barthes et de Zilberberg. Lesquels mènent l'auteur à conclure d'une belle page sur le thème de la *nuance*.

4. Chapitre 3 : l'altération sémiotique dans le temps historique.

Ce chapitre décrit l'ouverture du domaine sémiotique et la problématisation de son champ, à la fois comme (1) gestes de « constitution », soit ce qui est relatif à la théorisation et à la conceptualisation, ajustant la pratique épistémique à « un champ circonstancié du pensable » (p. 296) ; et (2) gestes de programmation (référence au *programme de recherche* chez Lakatos), introduisant « une temporalité propre au projet sémiotique » (p. 296), fût-elle reconnue *a posteriori* — gestes « par lesquels un savoir manifeste le caractère processuel de sa conceptualisation » et qui permet de « définir une histoire interne au savoir » (p. 158).

L'étude du geste de constitution se penche sur « l'internationalisme et l'universalisme parisiens » et sur le succès du structuralisme. Toutefois, l'auteur convient de ne prêter aucun nom au projet sémiotique qui y correspond, « car une histoire idéale est une histoire sans noms propres, strictement impersonnelle, comme doivent l'être les théories et les méthodes, sauf pour répondre au besoin (externe) de leur identification » (p. 169).

L'étude du geste de programmation s'intéresse d'abord à la notion de texte comme unité narrative. Selon l'auteur, cette première forme d'objectivation — fonctions d'action et d'agent, décomposables en sèmes et surcomposables en figures narratives — démarque le projet sémiotique de la linguistique et des études littéraires. Mais elle s'avère insuffisante au regard de l'extension des applications de la méthode sémiotique. Le dépassement de cette limite conceptuelle que représente la saisie du texte comme récit s'effectue par un recours à la notion de *passion*, entendue comme opposée à celle d'action. Ce qui rendrait compte de certains aspects du texte narratif, mais aussi servirait l'analyse de textes réputés non narratifs. Cette « fonction passionnelle » (p. 173) se loge notamment dans les aspectualisations et dans les modalisations. Par où ne sont pas méconnus des apports de la linguistique.

Quoi qu'il en soit, un tel rapport entre action narrative et passion réclame des outils autres que l'opposition, en particulier la *gradation* et la *tension*, l'un et l'autre étrangers à l'idée de compositionnalité du sens. De sorte que les pratiques d'analyse sémiotique peuvent s'étendre à des formes variées de prestations culturelles (images, sons, mouvements).

5. Chapitre 4 : l'altération sémiotique dans l'espace des textes.

Ce chapitre montre quels outils offre la scène énonciative du discours sémiotique et quels rituels la gouvernent. Les uns et les autres sont gestes de « textualisation » conférant à la manière d'un discours une forme identifiable (p. 185).

Outils : le *schéma graphique*. L'auteur étudie d'abord le carré sémiotique (Greimas et Rastier), ses antécédents en linguistique et ses parallèles, dont l'appariement de corrélation et d'opposition dans les formules canoniques de Lévi-Strauss (p. 194) — soit « une structure d'homologation ». L'auteur expose comment Greimas et Rastier « veillent à restituer le cheminement de pensée qui conduit à mettre en évidence une telle fonction » (p. 197), où les contraires sont corrélés en vue de l'homologation des ratios posés entre les termes contradictoires (*ib.*). L'auteur souligne à bon droit à quel point cette structure « ne concorde pas avec le modèle arborescent des ontologies sémantiques » (p. 198). Il étudie ensuite ses difficultés internes (le rapport d'implication), dont l'interprétation est susceptible de provoquer des déformations et de proposer d'autres fonctions que « l'homologation » ; ainsi du « carré tensif » (Zilberberg). Les figures de sens qu'il engendre sont analysées en termes de pliure, de croisement et de pulsation (p. 210). L'étude se poursuit jusqu'à sa transformation en une seconde figure, le « schéma tensif » (Zilberberg), dont les développements figuraux sont présentés. Cette modélisation opère autrement que « le carré sémiotique canonique » : « les relations entre contraires, au lieu d'être réparties sur l'axe horizontal supérieur, se croisent désormais sur des axes orthogonaux, tandis que les relations de contradictoires, au lieu de se croiser dans les diagonales du carré, parcourent chacun de ces axes » (p. 213), de sorte que la relation d'implication y est interprétée comme « une relation où les contradictoires fonctionnent simplement comme une catégorie rectrice de valeurs, sans prendre garde à leur caractère oppositif » (p. 215). Le schéma tensif connaîtra un destin similaire à celui du carré sémiotique : l'auteur en étudie trois variétés graphiques, contribuant à élever le degré d'abstraction théorique.

Dans cette partie de l'ouvrage, on peut regretter certaine dispersion, de la page 210 à la page 229, de définitions et de leurs relations (*saisie, portée, intensité, extensité*, p. ex.). Mais c'est avec pertinence, nous semble-t-il, que l'auteur repère une autonomie qu'on pourrait dire ergologique de la structure saisie comme existence graphique : sa capacité à présenter une relation sans *relata* (p. 202). De sorte que « l'outil graphique est [...] un agent [du] cheminement » de la pensée sémiotique (p. 216). La disponibilité des outils graphiques leur laisse une « fonction redéfinissable à chaque usage [...] Ils ne participent pas d'un « programme » théorique qui ne demanderait qu'à [s'y] réaliser », mais tout se passe comme si ce que la pensée garde en mémoire, serait « la rémanence d'une forme » (p. 220-221). Pour autant, cela ne les empêche pas de devenir « des objets de la pensée sémiotique, dans une pratique discursive réflexive » (p. 224).

Rituels : *l'exemple* est décrit généralement comme illustration, cas remarquable, échantillon ou corpus. L'exemple sémiotique est donné pour se tenir entre illustration et cas remarquable : il sert de prétexte à l'objet. Le *pré-texte* est caractérisé à partir d'un texte de Greimas (*Maupassant*) et de deux textes de Barthes (*S/Z* et *Fragments d'un discours amoureux*). Enfin, la composition d'un texte de sémiotique appelle « un geste discursif global et générique » : *l'essai* (exemples à partir de textes

de Eco et de Véron). « Le discours sémiotique, dans les moments les plus révélateurs de sa pratique épistémique, augmente la portée du geste essayiste en élevant considérablement le degré de généralisation des concepts qu'il agence autour de son objet, avec ce double effet que les concepts, d'une part, acquièrent une qualité schématique propre à être représentée par des outils graphiques et que, d'autre part, l'objet choisi initialement en appelle d'autres et se fond dans leur mouvement » (p. 258). Ce qui se dirait aussi bien de la performance polysémiotique en quoi consiste l'ouvrage qu'on vient de parcourir.

6. "Conclusions" et réflexions.

Le livre se conclut sur un résumé dont les formules pourraient aussi être lues comme une manière de méditation et sur l'ouvrage même et sur le corpus de travaux dont il témoigne. Le discours sémiotique « se prête à des objectivations multiples » : des altérités supposées « se tenir devant » le savoir, mais dont la diversité, si on lui prête assez d'attention, indiquerait plutôt la fuite permanente ; des outils et des rituels épistémiques comme ils permettent malgré tout de rendre compte de ces objets fuyants. C'est cela l'objet-en-tant-que : une objectivité *qui glisse*. [...] L'objectivité saisie par le projet sémiotique se réalise dans et par le discours [...] Il n'y a pas, en sémiotique, un en-deçà du discours où l'empirie des choses est garantie, ni davantage un au-delà du discours dans lequel les concepts auraient une vie propre, les systèmes une existence virtuelle et les modèles un pouvoir indépendant d'intelligibilité, mais le discours s'emploie à produire une patiente altération de tous les statuts d'objets nécessaires à une pratique épistémique. [...] Le rapport du discours sémiotique à son objet consiste ainsi en une territorialisation critique et une objectivation disséminée. Or une telle représentation poursuit un but *heuristique* interne à la pratique discursive » (p. 263), dont la valeur s'atteste ainsi comme attention au sens dans la vie sociale et dans l'œuvre de la connaissance.

On mentionnera trois réticences, toutes trois de détail. À la page 229, la « production » d'un exemple, jamais lié à quelque matérialité particulière, est qualifiée de « signifiant », hors toute systématique, et sa « fonction, activée lors de son interprétation », l'est de « signifié ». Dans cet usage, ces termes saussuriens nous ont paru inadéquats. Et page 198, l'énoncé « Le sens du texte n'est pas linéaire comme l'est son expression ; il est structuré selon d'autres rapports que la simple succession » (à propos de la structure d'homologation donnée dans un texte de Greimas de 1970) nous paraît sujette à caution si elle vaut généralement, ce que le contexte ne permet pas d'établir. En effet, il est douteux, à notre sens, que des formes rythmiques ou des éléments graphiques puissent relever de la simple linéarité ; de même pour des faits de concordances morphématiques ou des règles d'isotopie (cf. Rastier, *Faire sens*, p. 118). Les formes expressives peuvent être caractérisées comme compactes ou diffuses.

Nous n'avons pas suivi l'auteur lorsqu'il écrit page 9 : « Déterminer la manière dont il convient de parler de la sémiotique, c'est *déjà* agir sur cet objet. Or il n'y a rien d'universel dans cette observation. Si nous avons à parler des minéraux, ou des particules, des supernovae, des virus, la manière dont nous en parlerions gagnerait à être distinguée de ce qui en est dit, parce que les faits qui concernent ces objets, ainsi que les arguments qui les constituent en objets d'un savoir particulier, ne sont pas liés aux moyens discursifs par lesquels ce savoir s'énonce ». On voit bien

ce que vise l'auteur, et qu'on lui concède volontiers. Mais les travaux de Quine (*La poursuite de la vérité*, p. ex.), de Lévy-Leblond (*La vitesse de l'ombre, Aux contraires*), ou de Rovelli (*Helgoland. Le sens de la mécanique quantique*) nuanceraient sensiblement cette croyance ; par exemple, remplacer les variables physiques par des tableaux de nombres a été une opération décisive en mécanique quantique. Au-delà, « non seulement on ne peut se dispenser du recours à la langue, mais la tentation d'en faire l'économie se solde souvent par l'apparition et la persistance de redoutables problèmes épistémologiques » (Lévy-Leblond, *La pierre de touche*, p. 233).

Il est évidemment légitime qu'un auteur choisisse ses références, et en ce choix s'expriment sinon des préférences, du moins des sensibilités épistémiques ou des moyens utiles à poursuivre un développement cohérent dans le cadre toujours contraignant d'un format (ici quelque 300 pages). Il n'empêche : subjectivement, nous aurions apprécié de voir étudiés avec la même finesse et la même rigueur, notamment le développement des travaux de Fr. Rastier après le carré sémiotique, tant il est vrai que la propension heuristique de la sémiotique se montre aussi dans des reprises de ce qui a précédé et dans le contexte de débats contemporains (p. 145, citée ci-dessus). Par exemple, si la lecture « vectorielle » de schémas graphiques « sollicite la puissance de changement " de concepts « sans égard pour leur positionnement catégoriel » (p. 212), qu'en serait-il des déplacements et des extensions qu'ils opèrent à la lumière des zones anthropiques, dans l'examen par Rastier (*Faire sens*, p. 128) des sacrifices et de la valuation économique (où s'observe aussi une extension des objets à d'autres domaines encore que l'image, le son ou le mouvement (v. ci-dessus)) ? Ou comment, en accord avec la non-compositionnalité du sens, un dépassement de la seule narrativité dans l'étude du texte et des théories du récit s'effectue-t-elle, s'affine-t-elle dans l'interaction non séquentielle des quatre composantes que sont thématique, dialectique, dialogique et tactique (*Arts et sciences du texte*) ? Lesquelles précisent aussi, singulièrement, la « scène de l'énonciation ». Au reste, dès *Sémantique interprétative*, les rapports de proportion et d'implication étaient remaniés.

Quoi qu'il en ait été, et qui attendrait un examen approfondi, les schémas graphiques présentés par Rastier (*Faire sens*) semblent à première vue du moins relever d'une toute autre logique que celles décrites dans l'ouvrage ici commenté, par exemple la structure de l'entour humain articulé en trois zones anthropiques sous la rection de la zone distale (celle-ci pourtant non absente de l'analyse de l'*apophatique* chez Barthes), à laquelle est liée, justement, la modélisation interlocutive qui distingue chez Rastier destination et adresse. Y est aussi lié le thème de la transmission, dont la temporalité est singulière, distincte de celle du temps historique, et qui, sauf erreur de notre part, reste étranger aux thèmes des modèles examinés (sauf Barthes, indirectement, dans son rapport conflictuel aux disciplines ?). Enfin, dans le modèle élémentaire de l'objet culturel, croisant sémosis et éthésis (*Faire sens*), il reste bien quatre pôles, en tension réciproque, mais échappant aux contraintes d'implications entre contraires et contradictoires.

On aurait mauvaise grâce si l'on faisait grief à l'auteur d'un inachèvement de son étude — ce qui est inhérent à un projet de sémioticien. Étude éclairante et plus que jamais nécessaire par son geste d'autonomisation du savoir, attentif à son histoire interne et à sa réflexivité critique. Geste qui donne à espérer, à vérifier que tout savoir n'est pas serf ni corvéable d'être voué à quelque noble cause doxique.

